

## MYTHES DE L'OBSCUR

M. Delcroix

*Obscurum per obscurius*<sup>1</sup>  
A Ludovicus Dieltjens

Parlant de son œuvre, Marguerite Yourcenar n'a reconnu l'importance du mythe qu'à propos de ses écrits des années trente<sup>2</sup>.

A nous de le chercher ailleurs. Car le mythe est chez lui en littérature, fût-ce pour y être contesté. Il peut s'y dissimuler sous la forme la plus discrète ou la plus fugitive, en deçà ou au delà de tout récit organisé, de toute figuration établie, de toute consécration collective — ainsi qu'il a dû naître. Si l'on proteste qu'il n'est alors qu'un embryon menacé d'avortement, nous en conviendrons volontiers. Il suffit que dès ce moment la *fonction fabularrice* — le mot est de Bergson — soit à l'œuvre, et qu'une valeur lui soit attachée, perceptible comme surcroît de sens. Peu importe que le processus soit en train de se faire ou de se défaire: il est mythe dans l'échec comme dans la réussite, ainsi que l'attestent les emplois valorisants ou dépréciatifs du mot. L'essentiel est de percevoir ses implications, même s'il faut pour cela, moins l'attirer dans une totale clarté, que le poursuivre dans l'obscur.

Or le mythe est tributaire des moyens par lesquels il prend forme, ici le verbe et ses choix, agis ou subis. Autant dire: il est style. Et en cela pénétrable à l'analyse, qui est, comme tout le monde sait, affaire de mesure au moins autant que de modèle.

## I Préalables

La mythologie n'est pas un domaine inexploré pour l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*: à cette passionnée d'antiquité, dont les "intuitions mystiques" s'aventurent dès l'enfance dans la forêt des croyances, associant volontiers le sacré, l'amour et la beauté (YO 34-43), mais qui n'en fait pas moins "profession de lucidité" (P. Pelckmans), la mythologie s'offre à la fois comme un moyen, un prestige, un charme, un danger.

*Les Dieux ne sont pas morts*, décrète une réactionnaire de seize ans, familière d'un certain *Jardin des Chimères*<sup>3</sup> qui n'est autre que le labyrinthe d'Icare, mais dont il importe néanmoins de s'échapper. L'intertexte est à chercher, moins dans d'autres *Chimères* où

<sup>1</sup> Ou encore *ignotum per ignotius*. On aura reconnu, ainsi complétée, la "devise alchimique" placée en exergue de "La Vie immobile", seconde partie de *L'Œuvre au Noir* (OR 672).

<sup>2</sup> C'était l'époque, nous dit-elle, où sa "métaphysique s'exprimait par la recherche du mythe", pour elle "approche de l'absolu", mais aussi "voie d'accès vers différentes images possibles de l'humain" et dont ses personnages d'alors restaient "très proches" (YO 92 et 96)

<sup>3</sup> Ce sont les titres des premiers volumes poétiques, publiés respectivement en 1922 (chez Chiberre) et 1921 (chez Perrin), le second en date étant un recueil constitué, nous dit l'écrivain, de poèmes "plus anciens" que la longue fable du *Jardin des Chimères* (voir YO 52 et 53).

rententit la pathétique ferveur de Nerval — "Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours"<sup>1</sup> — que dans le brutal "Dieu est mort" auquel on a trop souvent réduit la raison de Nietzsche. Mais dans l'unique nouvelle que Marguerite Yourcenar publie dans *L'Humanité* le 13 juin 1926 — titre complet: "L'homme couvert de dieux"; titre écourté "par une erreur de la rédaction" nous dit-elle: "L'Homme"(OR XVI) —, l'homme, précisément, découvrant au miroir du fleuve la laideur des dieux qui le chargent, jette à l'eau son fardeau<sup>2</sup>.

Avant comme après, les dieux sont d'équivoques *idoles*, en cela admirables: un poème de ce titre, daté de 1919, n'interpelle que l'Amour majuscule, mais lui donne successivement forme de Christ, visage d'inconnu, ténébreux pouvoir de mort<sup>3</sup>. La variété des dieux ne garantit pas qu'on se perde soi-même de vue, et l'Amour pas davantage: quand, de ces idoles, on dresse en 1950 un sommaire "Catalogue", grec par dessus tout, l'Aphrodite traditionnelle, "volupté des vagues", est plaisir solitaire, aux côtés de Narcisse et de Psyché, ou encore d'Hermaphrodite, ce "Narcisse aux yeux fermés"<sup>4</sup>.

Les années trente voient la prolifération essentiellement baroque de la fresque divine dans le recueil de récits mythiques intitulé *Feux*<sup>5</sup>, et même dans ce roman de l'Italie fasciste, *Denier du rêve*, où elle sert surtout à multiplier les masques sur les visages. Le théâtre en abuse, malmenant les traditions, ou l'ignore. Le sous-titre d'Electre, *La Chute des masques*, est à cet égard tout un programme.

Mais les grands romans de la maturité restituent sagement la mythologie au passé. Par leur localisation historique — premiers siècles, XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> —, les *Mémoires d'Hadrien*, *L'Œuvre au Noir*, *Un homme obscur*, suivent comme par hasard le sens de l'histoire. La tendance se prolonge dans l'œuvre dite autobiographique: bien que *Le Labyrinthe du monde*, parcours des lignées familiales, remonte à l'occasion aux temps immémoriaux, tout semble le destiner à déboucher sur le présent — un présent sans dieux. Pourtant, si les dieux s'éloignent, le labyrinthe demeure. Le dernier volume, inachevé, s'arrête au chapitre des "Sentiers enchevêtrés".

<sup>1</sup> "Delfica", *Œuvres complètes*, t. III, éd. Jean Guillaume et Cl. Pichois, Bibliothèque de la Pléiade, 1993, p.647.

<sup>2</sup> Numéro du 13 juin 1926, p. 2.

<sup>3</sup> *Les Charités d'Alcippe*, Liège, La Flûte enchantée, 1956, pp. 15 et 16; la date n'est donnée que dans l'édition Gallimard, 1984, de même que celle d'un remaniement (1933). Une première version du poème, plus explicite, figurait déjà dans *Les Dieux ne sont pas morts*: l'Amour y était d'abord semblable à "un empereur de Byzance"; ensuite, il souffrait sa passion courbé sous la croix; mais la troisième figure portait "le flambeau / Dont rien n'éteindra la lumière", "Dieu de l'allégresse éternelle" dans "la sereine Antiquité" (pp. 147-149).

<sup>4</sup> Marguerite Yourcenar, "Le Catalogue des idoles", *Le Manuscrit autographe*, Se année, n° 30, novembre-décembre 1950, pp. 96-97.

<sup>5</sup> Voir à ce propos l'inventaire organisé de C. Frederick Farrell, Jr et Edith Farrell, "Dieu/dieu dans *Feux* de Marguerite Yourcenar", *Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes*, Bulletin n° 11, février 1993, p. 11-19.